

Guy JUCQUOIS, Pierre SAUVAGE, *L'invention de l'antisémitisme racial (1850-2000). L'implication des catholiques français et belges*

Louvain-la-Neuve, Academia Bruylant, 2001, 513 p., 21,3 cm, 48,45 €.

Dominique Trimbur

---



**Édition électronique**

URL : <http://journals.openedition.org/rhr/5245>

DOI : 10.4000/rhr.5245

ISSN : 2105-2573

**Éditeur**

Armand Colin

**Édition imprimée**

Date de publication : 1 janvier 2007

Pagination : 126-128

ISBN : 978-2200-92332-7

ISSN : 0035-1423

**Référence électronique**

Dominique Trimbur, « Guy JUCQUOIS, Pierre SAUVAGE, *L'invention de l'antisémitisme racial (1850-2000). L'implication des catholiques français et belges* », *Revue de l'histoire des religions* [En ligne], 1 | 2007, mis en ligne le 18 janvier 2010, consulté le 22 septembre 2020. URL : <http://journals.openedition.org/rhr/5245> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/rhr.5245>

---

Le Caire, Ifao Copte 80 : *Encomion des Quarante Martyrs de Sébaste* (id.)

University of Michigan Library, MS. 158, 44a, b, c, d : *Vie de Paul de Tamma* (éd.)

Anne BOUD'HORS,

*Institut de Recherche et d'Histoire des Textes, Section grecque  
Centre national de la Recherche scientifique.*

Guy JUCQUOIS, Pierre SAUVAGE, *L'invention de l'antisémitisme racial (1850-2000). L'implication des catholiques français et belges*, Louvain-la-Neuve, Academia Bruylant, 2001, 513 p., 21,3 cm, 48,45 €.

L'ouvrage de Guy Jucquois et de Pierre Sauvage est à la fois une étude historique et un écrit citoyen, sinon de combat. S'inscrivant dans un courant désormais très présent dans l'historiographie, il a le souci de requalifier l'attitude des catholiques, français (et accessoirement belges), à l'égard des Juifs. L'hypothèse de départ est aussi la conclusion de l'étude : pour le moins ethnique, puis racial, l'antijudaïsme catholique est un euphémisme inventé par l'Église elle-même pour atténuer sa propre responsabilité dans ce qui a conduit *in fine* à la Shoah ; le ressentiment anti-juif intrinsèque à la tradition catholique est dès le départ un antisémitisme. En parallèle à d'autres études parues entre temps, notamment de la plume de l'historien italien Giovanni Miccoli, les deux auteurs relisent le passé, ancien, plus récent et très récent à travers cette grille : pour eux il ne s'agit donc plus d'une nuance entre un antijudaïsme catholique traditionnel et un antisémitisme racial moderne, mais du passage d'une « simple » discrimination ethnique à l'antisémitisme racial ; où il n'y a plus distinction entre le « mépris » et l'animosité exterminatrice, mais glissement d'une catégorie à une autre, avec pleine participation des milieux catholiques à l'une et l'autre ; et donc rejet des catégories préétablies assimilées dans l'historiographie catholique.

C'est à partir de ce présupposé que les deux auteurs reprennent un certain nombre d'éléments bien connus, compris dans toute étude consacrée à l'antisémitisme, de ses origines à nos jours. L'étude passe ainsi par un long retour sur l'ancrage historique de l'animosité antijuive. Elle veut souligner l'ancienneté d'un antisémitisme racial souvent analysé comme tardif : généralement admis pour ne naître en France et en Belgique qu'à la fin du XIX<sup>e</sup> siècle, il faudrait, selon les auteurs, en repérer l'apparition dès les premières décennies du même siècle. Cela passe par l'établissement d'une exclusion à l'égard de la nation, avec passage à l'antisémitisme racial par réinvention du Juif, en réaction au fait que les Juifs se dissolvent peu à peu dans la société chrétienne. Dans la société française, en l'occurrence dans sa composante catholique, on note une accélération du processus en lien

avec les dif cultés économiques et militaires françaises : c'est ainsi que s'effectue l'assimilation du Juif à l'Allemand, du Juif à l'ennemi, avec cristallisation du ressentiment antijuif, de toutes origines. Pour les catholiques, il s'agit donc de lutter contre la dénaturation de la société française traditionnelle par le modernisme dont sont porteurs les Juifs.

Au-delà de constats bien acquis, l'analyse se veut novatrice dans l'application des « canons » de l'antisémitisme racial aux perceptions catholiques considérées jusqu'alors comme « simplement » antijuives. C'est à cet aune que sont lus, ou relus, et présentés des récits des pèlerins catholiques en Terre Sainte et certains guides dont la lecture par ces mêmes pèlerins est alors très classique. En parallèle à la massification et au développement des pèlerinages catholiques, à partir des années 1880, et partant des récits qui sont faits de voyages placés sous l'égide des Assomptionnistes, dont on sait le rôle dans l'Affaire, se dévoile ici un antisémitisme croissant suivant les diverses éditions des principaux textes qui sont à la base de la présente analyse (ainsi du récit du chanoine Landrieux, *Aux Pays du Christ*). Par la montée de cette animosité, les « croisades pacifiques » que se veulent les pèlerinages se rapprochent potentiellement des croisades médiévales, aux à-côtés criminels envers les Juifs que l'on sait.

Pour les auteurs, le corpus conséquent que représentent les récits et guides sont les preuves d'un passage à l'antisémitisme racial qui s'effectue comme réaction à l'assimilation : les Juifs semblaient disparaître, il faut tout faire pour les repérer, d'où l'adoption de certains critères distinctifs par les catholiques, lorsqu'ils s'attardent à la description de leur objet d'étude. Il en va ici des « portraits de Juifs » réalisés à satiété par les « témoins » et « observateurs qualifiés » que se prétendent les pèlerins de Terre Sainte, avec le moment fort des descriptions réalisées lors du traditionnel passage au Mur des lamentations, véritable synthèse d'un antisémitisme global, pleinement adopté par eux.

Faisant œuvre juste, les auteurs n'arrêtent toutefois pas leur analyse au constat du ressentiment qui trouve son apogée dramatique dans la Shoah. Leur observation rappelle en effet, en France, le travail de mémoire après la Deuxième guerre mondiale et les réconciliations vaticanes, historiques comme théologiques (non de la substitution, redécouverte de l'Ancien Testament comme base du dialogue judéo-chrétien). En tout état de cause s'imposent l'acceptation tardive de la contribution catholique au processus ayant conduit à Auschwitz (par les diverses déclarations de repentance) et la reconnaissance non moins tardive d'Israël (1993) ; et des hésitations sont toujours d'actualité (par exemple sur la question des archives de la Deuxième guerre mondiale ou de l'attitude de Pie XII à ce moment). En France, c'est un autre pèlerinage, celui de Jean-Paul II en Terre Sainte en 2000, qui est l'achèvement du processus de demande de pardon et de reconnaissance.

Certes la reprise de certains textes est éloquent : elle est pleinement instructive de l'« enseignement du mépris » analysé par Jules Isaac, et ne peut qu'inviter le lecteur à réfléchir encore et encore sur la capacité étonnante

d'une invention, production, reproduction et continuelle reprise de préjugés dénués de tout fondement ; en ce sens, la lecture que nous proposent les auteurs est édi ante, dans les diverses acceptions du terme. Le même lecteur ne peut qu'être parfois dérangé par le mélange inhabituel de analyses de textes et de forts jugements de valeur. Par ailleurs, la démonstration est régulièrement alourdie par l'utilisation de la « méthode Coué » par les auteurs : à force de dénoncer et de vouloir effacer le distingué entre antijudaïsme classique et antisémitisme racial, les auteurs risquent en effet de susciter au mieux la lassitude de leur lecteur, au pire ses doutes. Leur foi ferme en les analyses expéditives d'un John Cornwell ne saurait les exonérer d'une observation plus balancée. De la même manière, la tendance à la généralisation et l'insistance à vouloir assimiler les deux notions conduisent à des anachronismes, voire à des considérations téléologiques : la Shoah est-elle forcément l'aboutissement logique, inéluctable de l'antijudaïsme/antisémitisme catholique ? Il peut être regrettable qu'au nom de la réclamation à un droit à l'engagement le jugement laisse parfois à désirer.

Dominique TRIMBUR,

*Centre de Recherche français de Jérusalem.*

Jonathan I. ISRAEL, *Les Lumières radicales. La philosophie, Spinoza et la naissance de la modernité (1650-1750)*, Traduction de Pauline Hugues, Charlotte Nordmann et Jérôme Rosanvallon, Paris, Éditions Amsterdam, 2005, 940 p., 24 cm, 37 €.

Ce livre monumental, traduit de l'anglais sur l'édition originale publiée en 2001 par Oxford University Press (*Radical Enlightenment : Philosophy and the Making of Modernity (1650-1750)*), est l'œuvre d'un professeur à l'*Institute for Advanced Study* de Princeton, dont les travaux précédents couvrent un champ étonnamment large, de l'Europe (principalement les Pays-Bas) à l'Amérique latine, en passant par la diaspora juive de par le monde. Parmi les courants qui se disputent l'audience de l'opinion au XVIII<sup>e</sup> siècle : l'apologétique confessionnelle, les Lumières « modérées », les Lumières « radicales », l'auteur a pris le troisième comme objet de sa recherche, et la thèse centrale du livre consiste à démontrer que les Lumières radicales sont nées de la propagation en Europe de l'œuvre de Spinoza. Il s'agit bien de l'Europe entière, et J. I. Israel reproche aux historiens qui l'ont précédé de n'avoir pas pris en compte la dimension européenne des Lumières, et d'avoir voulu en faire une création anglaise ou française. Dans le domaine français, l'affirmation paraîtra un peu audacieuse pour qui a lu P. Chaunu, J. Delumeau, R. Mandrou et A. Dupront.

Mais qu'étaient donc ces Lumières, à la fois européennes et radicales ? La réponse à la question requiert de les comparer avec les Lumières « modérées », qui privilégient, sous une attitude déférente envers la religion